LES SERMONS DE

C.H. SPURGEON

LA CRAINTE DE DIEU ET SES BIENHEUREUSES CONSÉQUENCES

MESSAGES INTEMPORELS DU PRINCE DES PRÉDICATEURS

La crainte de Dieu et ses bienheureuses conséquences

Sermon prêché le 1er janvier 1870
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon

Traduit par *Ressources Bibliques*

RESSOURCES BIBLIQUES

Table des matières

1. Qu'est-ce que cette crainte de l'Éternel ? 3

2. La crainte de Dieu est empreinte d'une grande confiance 6

3. La crainte de l'Éternel produit de l'assurance 10

4. Une crainte et une confiance filiales 10

La crainte de Dieu et ses bienheureuses conséquences

« Celui qui craint l'Eternel possède un appui ferme, et ses enfants ont un refuge auprès de lui » (Pr 14.26).

Dans le Livre des Proverbes, vous rencontrez des sentences de sagesse concise qui, à première vue, appartiennent entièrement à ce monde et concernent l'économie de la vie présente. Je ne sais si la chose est exacte, mais on a dit qu'il y a des années, nos amis d'Écosse possédaient un petit livre, largement répandu et lu par tous leurs enfants, composé des Proverbes de Salomon, et que ce livre avait contribué à rendre les Écossais, comme génération, plus avisés, plus astucieux et plus sages dans les affaires que tout autre peuple. Si tel est le cas, je proposerais que l'on répande un tel livre dans toute l'Angleterre, et, en vérité, partout et en tout lieu. Le livre aurait pu, en certaines de ses parties, être écrit par Franklin ou par Pauvre Richard, car il contient des aphorismes et des maximes de sagesse mondaine, concises mais profondes, parfois poétiques, toujours pratiques. Ne vous est-il jamais arrivé d'être surpris que se trouvent de telles sentences dans le livre d'inspiration — des proverbes séculiers, car c'est bien ce qu'ils sont — des proverbes séculiers mêlés à des proverbes spirituels — le séculier et le spirituel placés ensemble sans aucune division ni classification ? Vous auriez pu vous attendre à trouver un chapitre dédié aux affaires de ce monde, et un autre consacré aux règles d'or de la vie spirituelle ; mais il n'en est rien. Ils surviennent sans ordre apparent, ou du moins sans ordre marquant de division entre le séculier et le spirituel ; et je m'en réjouis fort. Plus je lis le Livre des Proverbes, plus je rends grâces de ce qu'il n'y ait point une telle division ; car la ligne rigide par laquelle les hommes du monde — et je crains que certains chrétiens aussi — ont séparé le séculier du spirituel, a été grosse d'innombrables maux. La religion, mes chers amis, n'est pas une chose réservée aux églises et aux chapelles ; elle est destinée également aux comptoirs et aux ateliers, aux cuisines et aux salons. Le vrai chrétien ne se reconnaît pas seulement au chant des hymnes et aux offrandes de prières ; il se distingue par l'honnêteté et l'intégrité, le courage et la fidélité de son caractère ordinaire. Dans les rues et sur les marchés, ou partout ailleurs où la providence de Dieu l'appelle, il rend le bon témoignage. Il est facile de séculariser la religion en un mauvais sens. Je ne doute pas qu'il y en ait beaucoup qui profanent la chaire à des fins mondaines. Comment en serait-il autrement si des « livings » doivent être achetés et vendus ? Je ne puis douter que le pupitre sacré ait parfois été un lieu simplement pour gagner des émoluments ou pour amasser de la renommée, et que l'éloquence sacrée ait été aussi vile aux yeux de Dieu que le langage vulgaire des rues. Je ne

doute pas que bien des gens aient placé la religion comme un écriteau publicitaire dans leur commerce, et aient essayé d'en faire de l'argent. À la manière de M. By-ends, ils ont pensé que si, en étant religieux, ils pouvaient obtenir un bon sourire — si, en étant religieux, ils pouvaient être introduits dans la bonne société — si, en étant religieux, ils pouvaient amener d'excellents clients religieux à leur boutique, et, en effet, si, en étant religieux, ils pouvaient se faire estimer, ce serait chose fort convenable. Or, c'est faire de la religion une irréligion ; c'est tourner le christianisme en égoïsme ; c'est l'esprit de Judas que de mettre le Christ à prix pour quelques pièces d'argent et d'en tirer la meilleure affaire possible ; et cela conduira à la damnation, rien moins, chez quiconque s'y adonne délibérément. Malheur à cet homme ! Il est un fils de perdition. Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né. Au lieu de profaner le spirituel, la chose droite est de spiritualiser le séculier, jusqu'à ce que la pureté de vos motifs et la sainteté de votre conscience dans les poursuites ordinaires fassent disparaître la division. Pourquoi donc, il devrait y avoir autour d'un repas ordinaire assez de religion pour le faire ressembler à un sacrement. Nos vêtements, nous devrions les porter, et les user au service du Seigneur, jusqu'à ce qu'ils acquièrent autant de sainteté que les vêtements mêmes d'un sacerdoce consacré. Il devrait y avoir un esprit de piété en tout ce que nous faisons. « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Co 10.31 ; Col 3.17). Non, ce n'est pas une chose moins sainte d'être le marchand chrétien que d'être le ministre chrétien. Ce n'est pas une chose moins sainte d'être la mère de miséricorde pour vos propres enfants que d'être la soeur de charité pour les enfants malades des autres dans la salle d'hôpital. Ce n'est pas une chose moins sacrée d'être l'épouse mariée que d'être la vierge consacrée au Christ. Où que vous soyez, si vous accomplissez les devoirs de votre vocation comme devant Dieu, vous pouvez, par la prière et l'action de grâces, saturer vos vies de piété et faire ruisseler chaque action de sainteté, jusqu'à ce que, comme pour Aser autrefois, on dise de vous que vous avez plongé votre pied dans l'huile. Ainsi laisserez-vous l'empreinte de la grâce partout où se posera votre pas. Efforçons-nous d'être ainsi disposés, et abstenons-nous de trier nos actions en nous disant : « En ceci je dois être chrétien ; en cela je dois être homme d'affaires ». « Les affaires sont les affaires », dit quelqu'un. Oui, je le sais bien... et justement, les affaires n'ont pas à être comme elles sont trop souvent. Elles devraient être christianisées, et le chrétien qui ne christianise pas ses affaires est un chrétien mort — un sel affadi ; avec quoi un tel sel sera-t-il salé quand le sel même a perdu sa saveur ? Mêlez vos proverbes. Soyez aussi pratiques que le conseille Pauvre Richard, et puis soyez aussi spirituels que le commande le Christ. Vous n'avez pas besoin d'être un sot parce que vous êtes chrétien. Il n'est nullement nécessaire d'être joué dans les affaires.

Il n'est nul besoin d'être moins avisé, moins pénétrant. Il n'est nul besoin d'être moins entreprenant parce que vous êtes chrétien. La vraie religion est le bon sens sanctifié ; et si certains joignaient un peu de bon sens à leur religion, et si d'autres ajoutaient un peu plus de religion à leur bon sens, tous deux s'en trouveraient mieux. Or ce livre des Proverbes n'est rien d'autre que ce bon sens — le plus rare de tous les sens — saturé et sanctifié par la présence de Dieu, et par la puissance de l'Évangile ennoblissant les poursuites de la créature.

Que cela suffise pour l'introduction. Maintenant, nous allons plonger dans le texte.

« Celui qui craint l'Eternel possède un appui ferme, et ses enfants ont un refuge auprès de lui » (Pr 14.26).

1. Qu'est-ce que cette crainte de l'Éternel ?

Cette expression est employée dans l'Écriture pour toute la vraie piété. C'est constamment la manière abrégée d'exprimer la foi véritable, l'espérance, l'amour, la sainteté de vie, et toute grâce qui compose la vraie piété. Mais pourquoi a-t-on choisi la crainte ? Pourquoi n'a-t-il pas été dit : « La confiance en Dieu est une forte assurance » ? La religion n'a-t-elle pas été communément décrite par la foi plutôt que par la crainte ? Dans les actes d'accusation, il est dit parfois d'un homme que, « n'ayant point la crainte de Dieu devant ses yeux », a fait ceci ou cela. Pourquoi la crainte de Dieu est-elle choisie ? On dirait que, selon la théologie générale de cette époque, il eût fallu choisir la foi. Mais l'Esprit de Dieu ne nous a pas donné la locution — foi en Dieu. Il met la crainte, parce qu'après tout il y a en la crainte quelque chose de plus tendre, de plus touchant, de plus réel que dans la foi de certaines personnes, laquelle foi peut fort aisément border sur la présomption. Toutefois, en parlant de la crainte, il nous faut toujours discerner. Il est une crainte dont un chrétien n'a rien à faire. La crainte de l'esclave qui redoute un maître de corvée, nous en sommes maintenant délivrés. Du moins devrions-nous être affranchis d'un tel esclavage, car nous ne sommes pas sous la loi, qui est le maître de corvée, mais nous sommes sous la grâce, qui est un esprit paternel et nous a donné la liberté des fils. Frères, si vous peinez sous quelque effroi de Dieu qui équivaut à une crainte servile de lui, ne le cultivez point. Mais demandez à Dieu de vous donner cet amour parfait dont Jean nous dit qu'il bannit la crainte, parce que la crainte suppose un châtiment. N'ayez point peur de Dieu, quoi qu'il fasse de vous. La sorte de crainte recommandée dans le texte n'est point celle qui épouvante les sens et effraie les pensées. C'est une crainte qui n'a rien de semblable à la peur entremêlée en elle. C'est une tout autre crainte : ce que nous appelons communément la crainte filiale de Dieu, semblable à la crainte d'un enfant pour son père. Considérez un instant : quelle est la crainte d'un enfant à l'égard de son père ? Je ne parle pas d'un enfant mauvais, d'un enfant obstiné, mais d'un jeune homme qui aime son père — qui est l'ami de son père, le plus intime de ses familiers. Grâces soient rendues à Dieu, quelques-uns d'entre nous ont des enfants que nous pouvons regarder comme des amis proches et chers autant que comme des fils et des filles respectueux, avec lesquels nous pouvons parler avec grande confiance et amour. Quelle est donc la crainte qu'un enfant bien ordonné, bien discipliné, chéri, a de son propre père ?

Eh bien, premièrement, il a pour lui une sainte crainte qui naît de l'admiration de son caractère. Si son père est ce qu'il doit être, il est pour ce fils un véritable modèle. Le jeune homme regarde ce que fait son père comme précisément ce qu'il voudrait faire, et ce qu'il s'efforce d'imiter. Son jugement est, aux yeux du fils, presque infaillible. Du moins, s'il voit quelque motif de différer d'avec son père, il lui faut longtemps avant de se résoudre à préférer son propre jugement. Il a si souvent constaté la sagesse de son père en d'autres affaires, qu'il se défie de sa propre compréhension, et aime mieux s'en rapporter à ce que son père lui dit. Il a la conviction profonde que son père est bon, bienveillant, sage, et qu'il ne saurait rien faire, ni lui demander de faire quoi que ce soit,

qui ne tende à son bien. Aussi éprouve-t-il pour lui une sorte de respect mêlé de crainte — une crainte filiale — qui l'empêche de mettre en question ce que fait son père, comme il l'aurait fait de tout autre. Il est enclin à conjecturer que son père possède quelque raison cachée qui expliquerait ce qu'il ne comprend pas. Il n'accorderait pas volontiers à un autre cette vertu cachée ; mais il a pour son père — son cher père — une telle estime, qu'il craint d'élever la moindre question touchant le caractère de son père, sa conduite, ou ses conclusions. En vérité, ce caractère gouverne si souverainement son admiration et commande si pleinement son respect, qu'il ne songe point à le contester. Or maintenant, chers amis, combien plus haute doit être, sous ce rapport, notre crainte de Dieu. Comment pourrions-nous le contester ? Non certes ; quoi qu'il fasse, nous disons : « C'est l'Eternel, qu'il fasse ce qui lui semblera bon ! » (1 S 3.18). À l'exemple d'Aaron, lorsque ses deux fils furent abattus, châtiés sommairement pour leur transgression, il devrait être dit de nous, comme il fut écrit de lui : « Aaron garda le silence » (Lé 10.3). Aaron ne put rien dire contre Dieu, si sévère que fût le coup. Ainsi, frères, nous ne pouvons juger Dieu. J'espère que nous avons renoncé à cette folie. Nous devrions en avoir peur. Parfois une horreur terrible s'empare de moi, lorsque, de temps à autre, je rencontre un frère ou une sœur (j'ose espérer en Christ) qui me dit que Dieu a repris un cher enfant, et qu'il ne peut lui pardonner. « Cela ne peut être juste, monsieur ». Ô chose affreuse que d'en venir à un tel état de cœur, que nous mettions en doute quoi que ce soit de ce que Dieu fait ! Non : « Le juge de toute la terre n'exercera-t-il pas la justice ? » (Ge 18.25). Est-il convenable, pensez-vous, d'imaginer que notre Père céleste puisse faire à notre égard quelque chose d'inhumain ou d'insensé ? Cela n'est pas possible. C'est l'Éternel qui l'a fait. Que ceci soit votre dernier mot. Nous le craignons trop pour contester ce qu'il fait. Notre révérence pour lui nous rend méfiants de nous-mêmes.

Un enfant, de même, sans aucune crainte mal entendue de son père, ne manquera pas d'être très déférent en la présence de son père. Si son père se trouve là, et que le silence soit requis dans la maison, il ôte ses souliers de ses pieds et refrène l'ébullition de ses esprits, de peur que son père n'entende et qu'il ne trouble la sérénité sans ride. Il veille soigneusement, et, d'un soin étudié, garde sa conduite, de peur que quelque chose qu'il ferait de travers n'atteigne l'oreille de son père et n'attriste le cœur de son père. Or il serait très mauvais pour un enfant de ne se contenir qu'en présence de son père, par respect pour lui, puis, en son absence, de franchir les bornes avec une licence débridée, comme je crains que beaucoup ne le fassent. Mais toi et moi n'avons point à tomber dans ce péril, car nous sommes toujours, en tout lieu, devant la face de notre Père céleste. Qui donc parmi nous, craignant Dieu comme il le doit, voudrait faire, en quelque lieu que ce soit, quoi que ce soit qui fût mal et odieux à ses yeux, puisque « Où que nous allions, où que nous nous reposions, nous sommes encore entourés de Dieu ?».

Téméraire serait l'effronterie qui oserait insulter un roi en face et commettre un outrage en sa présence. Le sentiment de la présence de Dieu, une conscience qui pousse à dire : « Toi, Dieu, tu me vois » (Ge 16.13), nourrit dans l'âme une crainte salutaire qui, vous le voyez aisément, est plus propre à inspirer qu'à intimider l'homme. C'est une crainte filiale, enfantine, en présence de Celui que nous révérons profondément, de peur que nous ne fassions quoi que ce soit de contraire à sa pensée et à sa volonté. Ainsi donc, il est une crainte qui naît d'une haute estime du caractère de Dieu, et une crainte du même ordre qui procède du sentiment de sa présence.

De plus, tout enfant du genre que j'ai décrit craint, à tout moment, d'empiéter sur la prérogative du père. Quand il est à la maison, il sent qu'il est des points sur lesquels il peut se permettre bien des libertés. N'est-ce pas sa propre demeure ? n'y a-t-il pas toujours été ? Mais il est des choses dont, si on les lui suggérait de les faire, il dirait : « Mais c'est impossible. Seul mon père peut faire cela. Je ne puis donner des ordres comme si j'étais le maître. Je ne puis m'attendre à gouverner. Je suis ici et je suis heureux d'y être, mais je suis sous mon père, et je ne dois pas présumer exercer l'autorité à laquelle il a un droit exclusif ». Or, voilà l'une des craintes qu'éprouve un enfant de Dieu. « Non, dit-il, comment oserais-je me tenir à la place de Dieu ? Dieu m'ordonne : ce n'est pas à moi de contester ni de demander : "Ferai-je ou ne ferai-je pas ?" Ce serait usurper la place du souverain, être mon propre maître, ignorer le fait que le Seigneur est seul le Gouverneur. Une telle chose, Dieu l'ordonne ; » alors il ne m'appartient pas de souhaiter une ordonnance différente. Cela doit-il être selon mon bon plaisir ? Suis-je le contrôleur ? La providence divine est-elle mise sous ma surveillance ? « Non, dit l'enfant de Dieu, je ne puis rien faire d'aussi incompatible avec une obéissance filiale ». Il est des choses qu'il sent être l'arrogation d'une position tout à fait inconvenante pour une créature, et bien plus inconvenante encore pour une créature qui a reçu l'esprit de crainte par lequel il crie « Abba ! Père ! » (Ro 8.15). Ô frères et sœurs, il est bon d'avoir une crainte de se sentir grand — une crainte de se sentir bon — une crainte de se sentir quoi que ce soit qui violerait votre fidélité, ou mépriserait la révérence adorante que vous devez au Très-Haut, comme si vous preniez une licence perverse parce qu'on vous a accordé une sainte liberté, ou que vous refusiez de rendre hommage parce que vous avez reçu sa faveur. Oh non, l'enfant vertueux ne traite point ainsi son père indulgent ; de même, nous ne devons jamais penser irrévérencieusement à notre Dieu d'alliance.

La sainte crainte nous conduit à redouter tout ce qui pourrait attirer le déplaisir de notre Père. Un bon enfant ne ferait rien qui rendrait son père mécontent de lui. « Cela me peine, dit-il, si cela peine mon père ». Ainsi, qu'il y ait toujours en nous une crainte d'offenser notre Dieu d'amour. Il est jaloux, souvenez-vous-en. C'est l'une des plus solennelles vérités de la Bible : « L'Éternel, ton Dieu, est un Dieu jaloux » (De 5.9). Nous aurions pu le deviner, car le grand amour a toujours pour voisin dangereux la jalousie, non loin de lui. Ceux qui n'aiment point n'ont ni haine ni jalousie ; mais là où il y a un amour intense, défini, tel que celui qui brûle au sein de Dieu, il doit y avoir jalousie. Et ô, combien il est jaloux des cœurs de son peuple ! Comme il est résolu d'obtenir tout leur amour ! Combien de fois je l'ai connu retirer les objets de leur attachement, l'un après l'autre — briser leurs idoles, et les priver de leurs précieuses vanités — afin d'obtenir leurs cœurs tout entiers pour lui, parce qu'il savait qu'il ne serait jamais bien avec eux tant qu'ils auraient un cœur partagé. Cela leur était nuisible ; aussi est-il jaloux de ce qui leur nuit, et jaloux de ce qui le déshonore.

Que cette sainte crainte soit très vive en nous, et nous éviterons tout ce qui pourrait attrister l'Esprit de Dieu. Un véritable enfant du genre que j'ai essayé de décrire — et j'espère qu'il s'en trouve ici — craint toujours de faire quoi que ce soit qui puisse jeter un soupçon sur son amour et sur son respect pour son père. S'il sent qu'il a fait quelque chose qui pourrait paraître discourtois, ou être interprété comme voisin de la rébellion, il s'empresse d'expliquer sur-le-champ qu'il n'en avait point l'intention. Ou,

s'il a commis une faute, il s'empresse aussitôt de la réparer, et dirait : « Mon père, ne juge pas sévèrement ma conduite. Je t'aime de tout mon cœur. J'ai pu faillir ; j'ai failli ; je te prie d'agréer l'expression de mon profond regret et de ma repentance ». Il ne pourrait supporter que son père pensât : « Mon enfant n'a pour moi ni estime, ni respect, ni amour ». Il devrait en coûter à tout chrétien lorsqu'il pense avoir donné à Dieu sujet de mettre en doute son amour. Et je soupçonnerais bien qu'il l'a fait, lorsqu'il trouve lui-même sujet d'en douter. Quand tu dis dans ton âme : « Est-ce que j'aime le Seigneur, ou non ? » — pense si Dieu ne pourrait pas le dire aussi ; si Jésus-Christ, le toujours béni, n'aurait pas sujet, la prochaine fois qu'il te rencontrera, de te dire : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? En vérité, m'aimes-tu ? » (Jn 21.15–17). Trois fois il pourrait devoir te poser cette question, parce que tu lui as donné un triple motif de se défier de toi quant à savoir si, en effet, ton cœur est droit devant lui. Nous savons que le Seigneur connaît toutes choses, et il sait que nous l'aimons. Nous nous reposons là-dessus ; néanmoins, nous ne voudrions pas agir de telle sorte que l'action pût sembler indiquer le contraire. Nous ne voulons ni penser, ni parler, ni faire de manière que quoi que ce soit en nous fournisse juste sujet de soupçon au Dieu tout-sage quant à la réalité de nos professions d'amour.

La crainte, donc — cette crainte bénie — est ce que nous devons tous cultiver ; et que le Seigneur nous l'accorde, parvenue à pleine maturité et exercée comme il convient, car « Heureux l'homme qui est continuellement dans la crainte ! » (Pr 28.14).

2. La crainte de Dieu est empreinte d'une grande confiance

Mais maintenant, pour donner à notre méditation une tournure plus joyeuse, suivons l'enseignement de notre texte. Il dit que cette crainte est empreinte d'une grande confiance.

En quoi voit-on cette confiance ? L'histoire des hommes qui ont craint Dieu peut peut-être nous éclairer quelque peu sur ce point. Il est écrit au sujet de Job qu'il était un homme qui « craignait Dieu et se détournait du mal » (Job 1.1). Satan fut autorisé à le tenter, et il entra dans une profonde affliction ; mais que la confiance de Job fut bienheureuse au sein de toutes ses épreuves ! Quelle noble chose que d'avoir dit : « L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni ! » (Job 1.21). Et quelle grandeur lorsqu'il répondit à sa femme : « Quoi ! nous recevons de Dieu le bien, et nous ne recevrions pas aussi le mal ! » (Job 2.10). Mieux encore, voilà l'une des plus héroïques résolutions qu'un mortel ait jamais prononcées : « Voici, il me tuera ; je n'ai rien à espérer ; mais devant lui je défendrai ma conduite » (Job 13.15). Un homme plongé jusqu'au cou dans la détresse — que dis-je ? Les flots passent par-dessus sa tête — et pourtant sa confiance en Dieu ne chancelle point, non, pas une seule minute. Il déclare que si Dieu ne le met pas maintenant au large durant sa vie, il croit néanmoins que son Dieu, son proche-parent, vit ; et que s'il vient à mourir, après sa mort Dieu le vengera. « Mais je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'il se lèvera le dernier sur la terre. Quand ma peau sera détruite, il se lèvera ; Quand je n'aurai plus de chair, je verrai Dieu » (Job 19.25–26) ; et, d'une manière ou d'une autre, je serai justifié. Il en est pleinement assuré ; aussi sa confiance est-elle forte, et ne se relâche point au temps de

la détresse. Vous voyez la même confiance implicite chez Habacuc. Il trace un tableau terrible — « Car le figuier ne fleurira pas, la vigne ne produira rien, le fruit de l'olivier manquera, les champs ne donneront pas de nourriture ; les brebis disparaîtront du pâturage, et il n'y aura plus de boeufs dans les étables » (Ha 3.17). Il prévoit toute la rigueur du fléau et prophétise qu'il arrivera. « Toutefois, je veux me réjouir en l'Eternel, je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut » (Ha 3.18). C'était là la simple conséquence de sa crainte de l'Éternel. Il craignait, et partant il se confia. Il connaissait la grandeur du caractère divin ; il tremblait d'imputer tort ou infidélité à Dieu ; il le craignait trop pour former une seule pensée dure à son égard, ou pour proférer à son sujet un seul mot de défiance ; aussi, dans la majesté même de cette crainte, éprouvait-il une forte assurance. Job et Habacuc en ont fait l'expérience et l'épreuve, et beaucoup — formés dans la même école — ont parlé de la même manière vaillante, quand toutes les vagues et toutes les lames de Dieu ont passé sur eux.

La confiance ne se manifestera pas seulement au temps de la détresse, mais elle se manifestera dans des actes d'obéissance. Le Seigneur appelle son peuple à lui obéir, et parfois l'obéissance exige un grand renoncement à soi-même. Il nous faudra peut-être abandonner, pour l'amour de Christ, ce que nous prisons hautement. Il n'est pas toujours aisé d'être confiant en accomplissant ce qui requiert une décision prompte. Nous pouvons être enclins à parlementer, ou à agir comme si nous étions forcés, cédant à une dure contrainte plutôt que de nous soumettre avec une douce résignation. Mais accomplir cela avec une ferme assurance ne peut nous venir que de la crainte de Dieu présente devant nos yeux. Or, Abraham craignait le Seigneur de tout son cœur ; et lorsque le Seigneur dit : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac ; va-t'en au pays de Morija, et là offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai » (Ge 22.2) — s'il n'avait pas craint Dieu d'une manière admirable, et redouté de faire quoi que ce fût qui pût ressembler à de la rébellion contre ses ordres, il eût dit : « Quoi ! commettre un meurtre — car à cela l'on en viendrait — immoler mon propre enfant bien-aimé ! ». Mais non ; quoiqu'il ne pût le comprendre, il était assuré que Dieu y avait quelque dessein — que Dieu ne pouvait lui commander de faire ce qui était mal — qu'il devait y avoir une manière par laquelle la chose serait rendue droite. De plus, il se souvenait que, en Isaac, sa postérité devait être appelée, et que ses descendants devaient sortir d'Isaac. Comment donc Dieu gardera-t-il sa promesse ? Comment accomplira-t-il l'alliance ? Cela encore ne troubla point Abraham ; mais, étant « ferme en la foi, il ne chancela point par incrédulité » (Ro 4.20). C'est pourquoi il se leva de bon matin et apprêta le bois. J'ai contemplé, les larmes aux yeux, le spectacle de ce vieillard fort avancé en âge, préparant le bois, puis se levant de bonne heure et chargeant le bois sur Isaac ; puis s'en allant avec lui, et disant aux serviteurs, au pied de la colline, qu'ils devaient rester, de peur qu'ils n'interrompissent l'achèvement de cet acte merveilleux de foi. Et alors Isaac lui dit : « Mon père ! Et il répondit : Me voici, mon fils ! Isaac reprit : Voici le feu et le bois ; mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » (Ge 22.7). Cela dut faire remonter le cœur du père jusque dans sa gorge. Et pourtant il sembla ravaler cette pensée terrible, et il dit : « Mon fils, Dieu se pourvoira lui-même de l'agneau pour l'holocauste » (Ge 22.8). Et ainsi il le prend et le place sur l'autel, et tire un couteau — allant jusqu'au bout — tout à fait jusqu'au bout, jusqu'à la dernière extrémité, avec une merveilleuse héroïcité ; jusqu'à ce que le Seigneur retînt sa main. Sans une profonde crainte de Dieu, jamais il n'eût eu l'assurance d'aller jusqu'au bout d'un tel acte

d'obéissance.

Bien que le Seigneur ne nous appelle pas, vous et moi, à des épreuves aussi rudes que celle-là, il éprouve néanmoins notre foi. J'ai connu des cas où, pour faire son devoir, un homme s'est vu placé devant un dilemme terrible — « Il me faudra renoncer à cette place. Si je le fais, que deviendront mes enfants ? Si j'étais un homme seul, je le ferais sans hésitation. J'affronterais la pauvreté ; je descendrais aux quais pour demander du travail à la journée. Mais il y a les enfants. Les enfants — que deviendront les enfants ? ». Vous voyez, vous ne pouvez pas vous sentir comme Abraham qui offrit à Dieu l'enfant de ses délices. Vous chancellez. Oui, mais si votre crainte de Dieu est très forte, vous direz : « Je ne puis transiger avec aucun péché. Je ne puis persévérer dans cette branche d'affaires coupable où je suis engagé. Est-ce là l'ultimatum ? alors il n'admet aucune alternative. Quand bien même Dieu me laisserait, moi et mes petits enfants, mourir de faim, je dois tout céder entre les mains de Dieu. À lui de pourvoir, non à moi. Il ne me permet de faire rien de mal, quelles que soient les circonstances. Donc, en avant pour Dieu et pour la justice ». Si vous avez une grande crainte de Dieu, voilà ce que vous ferez ; mais si vous n'avez pas la révérence, vous n'aurez pas la confiance. Faute de cela, vous reculerez timidement vers le péché qui vous meurtrit. Que Dieu vous donne la confiance héroïque qui jaillit d'une profonde crainte de lui.

La même confiance, la même loyauté envers Dieu se manifestera lorsque la persécution est en cause. Il est, en ce monde, des hommes qui haïssent la vraie religion, et les expériences qui échoient aux vrais croyants sont, par conséquent, souvent très douloureuses. Si nous avons beaucoup de crainte de Dieu, nous aurons une forte assurance ; mais si nous n'avons point la crainte de Dieu, alors la crainte de l'homme nous fera chanceler. Voyez là-bas ; l'image d'or de Nébucadnetsar sur la plaine de Dura. Une grande multitude se tient autour de la colossale figure, qui sont de la race de Sem, des monothéistes — c'est-à-dire des croyants en un seul Dieu ; non des polythéistes dont le credo pourrait excuser leur idolâtrie. Écoutez ! Au son de la flûte, de la harpe, de la sacqueboute et de toute espèce de musique, le héraut proclame que quiconque ne se prosternera pas et n'adorera pas l'image que le roi Nébucadnetsar a dressée sera jeté dans une fournaise de feu ardent. Comme promptement cette race renégate de gens protestants avale ses principes ! Voyez comme ils succombent, la tête dans la poussière, adorant l'image d'or. Ils n'avaient pas grande crainte du Dieu unique, et ainsi ils brisent toutes ses lois. Ils craignent plus Nébucadnetsar et sa fournaise qu'ils ne craignent Jéhovah, le Dieu d'Israël. Mais voici trois jeunes hommes, captifs à Babylone, qui se tiennent devant le roi ; et, quand on leur demande pourquoi ils n'ont point adoré ses dieux et l'image qu'il a dressée, ils déclarent qu'ils n'adoreront point son dieu et ne se prosterneront point devant son image. Ils parlent positivement. Ils disent : « Voici, notre Dieu que nous servons peut nous délivrer de la fournaise ardente, et il nous délivrera de ta main, ô roi. Sinon, sache, ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux, et que nous n'adorerons pas la statue d'or que tu as élevée » (Da 3.17,18). Regardez la fureur du roi. Voyez comment le diable allume son visage d'une lueur livide, comment une légion de démons le possède. « Chauffez cette fournaise sept fois plus qu'à l'ordinaire, dit-il, et jetez-y ces audacieux rebelles ». Les hommes sont calmes, non emportés par sa rage, inébranlés par ses menaces. Ils ne lui ôtent même pas leur chapeau. Les voilà, debout, dans leurs chausses et leurs chapeaux, calmes et tranquilles. Ils défient le roi ; car qui

aurait à craindre Nébucadnetsar, celui qui craint Jéhovah ? Qui craindrait un roi, celui qui craint le Roi des rois ? Aussi consentent-ils à être jetés dans la fournaise ; car, dans la crainte de l'Éternel, il y a une forte assurance. Ce fut bravement fait par le vieux Hugh Latimer lorsqu'il prêcha devant Henri VIII. C'était la coutume du prédicateur de cour de présenter au roi quelque chose le jour de son anniversaire, et Latimer présenta à Henri VIII un mouchoir de poche avec ce texte au coin : « Les impudiques et les adultères, Dieu les jugera » (Hé 13.4) ; un texte fort convenable pour le rude Henri. Puis il prêcha un sermon devant Sa très gracieuse Majesté contre les péchés de luxure, et il se délivra avec une force prodigieuse, n'oubliant pas ni n'abrégeant l'application personnelle. Et le roi dit que la prochaine fois que Latimer prêcherait — le dimanche suivant — il devrait s'excuser, et il le contraindrait à façonner son sermon de manière à manger ses propres paroles. Latimer remercia le roi de l'avoir laissé s'en tirer à si bon compte. Lorsque vint le dimanche suivant, il se tint en chaire et dit : « Hugh Latimer, tu dois aujourd'hui prêcher devant le haut et puissant prince Henri, roi de la Grande-Bretagne et de la France. Si tu prononces un seul mot qui déplaît à Sa Majesté, il te fera trancher la tête ; prends donc garde à ce que tu fais ». Mais il ajouta : « Hugh Latimer, tu dois aujourd'hui prêcher devant le Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui peut faire périr et l'âme et le corps dans la géhenne, et dis donc franchement la vérité au roi » (Mt 10.28). Et c'est ce qu'il fit. Sa prestation fut à la hauteur de sa résolution. Toutefois, le roi ne lui trancha point la tête ; il ne fit que le respecter davantage. La crainte de l'Éternel lui donna une forte assurance, comme elle en donnera à quiconque demeure étroitement attaché à ses couleurs.

« Craignez-le, vous saints, et vous n'aurez alors rien d'autre à craindre ».

Marchez droit en avant dans la crainte du Dieu éternel, et que quiconque se met sur votre chemin prenne bien garde à ce qu'il fait. Il vous appartient de faire ce qui est droit, et de supporter tout ce qu'ils ourdissent d'inique. Dieu vous bénira en cela, et vous le louerez pour cela.

De plus, cette crainte de Dieu se déclare en d'autres choses, outre le fait de braver l'épreuve et de persévérer. Elle sera pour vous une tour forte lorsque vous vous lèverez pour rendre témoignage à la vérité. Avez-vous quelque chose à dire pour Jésus, vous le direz d'une manière très lâche et furtive si vous n'avez pas une grande crainte de Dieu ; mais si vous craignez Dieu profondément, vous serez comme Pierre et Jean, à propos desquels il est écrit : « Lorsqu'ils virent l'assurance de Pierre et de Jean, ils furent étonnés » (Ac 4.13). La crainte de Dieu vous rendra hardis à proclamer la Parole de Dieu. Ou bien, si vous venez à tomber d'épuisement, au lieu de vous tenir debout dans un sain enthousiasme, la crainte de Dieu se montrera un puissant cordial. Même si vous êtes renversés pour un temps, vous vaincrez à la fin. Dans le livre de Michée nous lisons : « Ne te réjouis pas à mon sujet, mon ennemie ! Car si je suis tombée, je me relèverai » (Mi 7.8). Celui qui craint véritablement Dieu s'attend à vaincre, quoique pour un temps il paraisse être vaincu. Cette crainte éclatera glorieusement en confiance à l'heure de la mort. Si nous craignons Dieu, nous nous endormirons comme Étienne, quand bien même ce serait au milieu d'une grêle de pierres. Glorieuse est la confiance avec laquelle les chrétiens quittent cette vie, lorsqu'ils peuvent s'appuyer sur le Dieu qu'ils craignent avec révérence et servent avec empressement.

3. La crainte de l'Éternel produit de l'assurance

Je dois me hâter d'en venir, en troisième lieu, à considérer — quoique sans pouvoir m'y arrêter comme je le désirerais — sur quoi cette assurance est fondée. La crainte de l'Éternel engendre une forte assurance ; mais pourquoi ?

Pourquoi ? Parce que ceux qui craignent Dieu savent que Dieu leur est infiniment aimant, immuable et inchangeable, insondablement sage, et d'une force omnipotente en leur faveur. Comment pourraient-ils ne pas avoir confiance en un tel Dieu ? Ils savent ensuite qu'une expiation pleine et entière a été faite pour leurs péchés. Jésus a porté la colère de Dieu pour eux : comment pourraient-ils ne pas être confiants ? Ils savent que ce même Jésus est ressuscité d'entre les morts et vit pour intercéder pour eux, et, à leurs oreilles, ils entendent la plaidoirie toute-puissante de Jésus parlant sans cesse en leur faveur. Comment pourraient-ils ne pas avoir confiance ? Ils croient que ce même Jésus est chef au-dessus de toutes choses pour son Église, et souverain de la providence. Comment pourraient-ils ne pas être confiants en lui ? À lui a été donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Ils croient que toutes choses concourent ensemble à leur bien. Comment pourraient-ils ne pas être confiants, dis-je encore ? Ils croient que l'Esprit de Dieu est en eux, qu'il habite en eux. Quelle confiance pourrait être trop ferme et trop inébranlable pour des hommes qui savent que cela est vrai ? Ils savent qu'il existe une union mystérieuse entre eux et le Fils de Dieu ; qu'ils sont membres de son corps, de sa chair et de ses os. Quelle confiance pourrait être trop absolue ? Ils savent qu'il y a deux choses immuables dans lesquelles il est impossible que Dieu mente — sa promesse et son serment — par lesquelles il leur a donné une forte consolation. Avec une si forte consolation, ils peuvent bien avoir une ferme assurance.

« L'Évangile soutient mon âme,
Un Dieu fidèle et immuable,
Pose le fondement de mon espérance,
Dans des serments et des promesses et du sang ».

Ô, quelle confiance inébranlable peut s'appuyer sur ce fondement ferme que Dieu a posé pour son peuple ! Mais le temps me fait défaut ; je ne puis m'y étendre davantage.

4. Une crainte et une confiance filiales

Permettez-moi donc de conclure par une quatrième considération : combien cette assurance et cette crainte sont favorisées de Dieu ! Considérez la promesse : « Ses enfants ont un refuge » (Pr 14.26). Ainsi, vous voyez que ceux qui craignent Dieu et se confient en lui sont ses enfants. Ils ont une crainte filiale, puis ils ont une confiance filiale, et ce sont là les marques qu'ils sont ses enfants. Et quel privilège est-ce là ! « Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1.12). Ô chers amis, il y a un ciel sommeillant dans ces paroles — ses enfants. Il y a un paradis éternel blotti dans ce mot — « Abba ! Père ! » (Ro 8.15). Si vous savez le prononcer avec l'Esprit d'adoption, vous avez les arrhes de l'héritage en vous : vous avez un ciel, un jeune ciel dans votre esprit. Oh, réjouissez-vous ! Être enfant de Dieu est plus grand que d'être ange. Oui, si Gabriel pouvait envier, il vous

envierait, vous qui êtes les enfants du Très-Haut, si pauvres, ou malades, ou abattus que vous soyez. « Voyez quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu ! » (1 Jn 3.1).

« Et ses enfants ont un refuge auprès de lui » (Pr 14.26). Prenez courage, car voici pour vous qui le craignez et vous confiez en lui une grande pensée : vous aurez un lieu de refuge. Voici Noé. Le monde entier est sur le point d'être submergé. En vain grimperait-on au sommet des montagnes, car les eaux couvriront leurs plus hautes cimes. Faut-il donc que Noé se noie ? Sa destruction est-elle inévitable ? Non, il y a pour lui une arche. Dieu ne tirera point les écluses des cieux avant que Noé ne soit enfermé dans l'arche. Voici Lot — le coupable Lot. Il s'est fort mal conduit et s'est laissé glisser jusque là-bas, à Sodome. Toutefois, il est un enfant de Dieu, et il est tourmenté par la conduite infâme des méchants, preuve qu'il y a quelque crainte de Dieu en son cœur. Eh bien, que dit le Seigneur ? « Hâte-toi de t'y réfugier, car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois arrivé » (Ge 19.22). Lot doit gagner Tsoar. Il faut une petite ville pour abriter Lot. Dieu ne peut consumer Sodome et Gomorrhe avant d'avoir mis Lot en sûreté à l'écart. Il doit trouver un refuge pour ses enfants. Or, voici son peuple en Égypte. Dieu va frapper les premiers-nés, et il a lâché un ange pour le faire ; et cet ange est prompt à exécuter son message — prompt à faire son commandement — et il tuera le premier-né d'Israël aussi bien que d'Égypte lorsqu'il s'en ira en sa terrible commission. Il ne fera point de distinction. Oui, mais il y a les marques de sang sur la porte, et l'ange voit que le sacrifice sanglant a été offert dans cette maison, et il passe outre. Le peuple de Dieu doit avoir un lieu de refuge, et il leur en trouva un en Égypte lorsque l'ange fut lâché, et que l'ange de la mort était là. Ainsi en alla-t-il tout le long de l'histoire biblique. Dieu envoya une famine dans le pays ; et après la famine, certains qui avaient fui revinrent, et parmi eux, Noémi et Ruth. Que va-t-il advenir de Ruth ? Elle fut païenne. Elle en est venue à craindre Dieu. Elle a mis sa confiance à l'ombre des ailes du Tout-Puissant. Que va-t-il advenir de Ruth ? Eh bien, il faut qu'elle aille glaner dans les champs de celui qui est son plus proche parent, et elle trouva un lieu de refuge dans son sein. Vous le voyez, Dieu prend soin de ceux qui le craignent et qui ont en lui leur confiance. Mais voici encore une grande famine, et tout le pays est stérile pendant trois ans. Selon la parole de Dieu il n'y a ni rosée ni pluie, et il n'y a point de nourriture ; mais il y a là un homme qui craint l'Éternel plus que tous les autres : Élie. Or, il lui faut un lieu de refuge. Le voilà assis près du torrent du Kerith, et des corbeaux qui eussent été plus portés à le voler qu'à le nourrir viennent lui apporter du pain et de la viande le matin, et du pain et de la viande le soir. J'entendis jadis parler d'une pauvre femme fort pressée par la disette, mais elle se souvint de la promesse de Dieu, et s'agenouilla et fit appel à lui afin qu'il pourvût à son pain. Peu après, une amie entra qui lui apporta un pain, disant que ce pain avait été acheté pour son mari, mais que son mari, souffrant, n'avait pu le manger parce qu'ils avaient découvert qu'une souris y avait grignoté, et cela l'avait dégoûté au point qu'il ne pouvait manger ce pain. Mais le pain n'était pas gâté : « et, dit l'amie, je gage que vous le mangerez ; j'ai retranché la partie que la souris a touchée ». Oh, oui, Dieu peut se servir d'une souris, ou d'un corbeau. Son peuple aura un lieu de refuge. Quand les torrents se dessèchent et que les corbeaux s'en vont, il y a là-bas une veuve qui doit sustenter Élie, et la cruche de cette femme est presque vide, et le pot de farine presque épuisé ; mais néanmoins sa maison est le lieu de refuge d'Élie, et Dieu pourvoit à ses besoins là. Lorsque le Seigneur Jésus

était ici-bas, il savait que Jérusalem devait être détruite, et il savait que ses disciples s'y trouveraient ; mais si l'histoire est digne de foi — et je le suppose bien — aucun chrétien ne périt dans la destruction de Jérusalem ; pourtant ils étaient très nombreux. Josèphe n'en fait nulle mention. Ils étaient tous partis, beaucoup vers la petite ville appelée Pella, et vers d'autres lieux au-delà du Jourdain, parce que Jésus leur avait dit que lorsqu'ils verraient Jérusalem entourée d'armées, ils sauraient que sa désolation était proche, et il conseilla à ceux qui étaient en Judée de fuir dans les montagnes. Ainsi, lorsque vint cette destruction, qui fut la plus terrible calamité jamais advenue sur la face de la terre, son peuple eut un lieu de refuge. Et maintenant, frères, quoi qu'il doive arriver — et les uns prédisent des choses épouvantables — pour moi, je ne sais ce qui doit arriver et, ce qui est autre chose, je ne m'en inquiète pas — son peuple aura un lieu de refuge. « C'est pourquoi nous sommes sans crainte quand la terre est bouleversée, et que les montagnes chancellent au coeur des mers, Quand les flots de la mer mugissent, écument, Se soulèvent jusqu'à faire trembler les montagnes.Il est un fleuve dont les courants réjouissent la cité de Dieu, le sanctuaire des demeures du Très-Haut. Dieu est au milieu d'elle : elle n'est point ébranlée ; Dieu la secourt dès l'aube du matin. Des nations s'agitent, des royaumes s'ébranlent ; Il fait entendre sa voix : la terre se fond d'épouvante. L'Eternel des armées est avec nous, Le Dieu de Jacob est pour nous une haute retraite » (Ps 46.3–8). Quand bien même il en viendrait à ceci — que la terre entière chancelle et vacille, ou qu'elle brûle et fume et bouillonne, ou qu'elle bout comme un chaudron en une seule masse en fusion — s'il n'y avait plus de place sur la terre pour que le peuple de Dieu y trouve un refuge, il lui en trouverait un dans les nuées. Ils seront enlevés ensemble à la rencontre du Seigneur dans les airs. Mais d'une manière ou d'une autre, son peuple aura un lieu de refuge. Ses enfants auront un lieu de refuge. Saisissez cela. Il y a pour toi, chrétien, un refuge quelque part, jusque dans l'ordre de la providence ordinaire, et il y a toujours pour toi un trône de la grâce où te rendre. Il y a toujours le sein du Christ où te réfugier. La crainte de l'Éternel ne te chasse point loin de lui. Elle te pousse vers lui ; et lorsqu'elle te pousse vers lui, tu as un lieu de refuge. Je remarque que Moses Stuart lit le texte autrement que bien d'autres, et je ne suis pas sûr qu'il ait tort. Il dit que le texte signifie que les enfants de ceux qui craignent Dieu auront un lieu de refuge ; et si c'est ainsi, ce n'est pas là le seul passage de l'Écriture qui le prouve. Il y a quantité de précieux textes qui parlent de nos enfants. Tâchons donc de saisir la promesse pour nos enfants aussi bien que pour nous, et prions pour eux, afin qu'ils aient un lieu de refuge. Il y a ce soir quelques croyants qui vont être baptisés. J'espère qu'ils tiennent ferme cette promesse évangélique que Paul prononça, lorsqu'il dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille » (Ac 16.31). Le geôlier le fit, vous le savez, et nous lisons ceci : « Aussitôt il fut baptisé, lui et tous les siens » (Ac 16.33) ; et pour cette raison — qu'« il se réjouit avec toute sa famille de ce qu'il avait cru en Dieu » (Ac 16.34). Oh ! nous ne pourrons jamais être satisfaits que nous n'ayons vu toute notre maison convertie, et toute notre maison baptisée, et tous ceux qui nous appartiennent appartenant aussi à l'Éternel, notre Dieu ; car ainsi en est-il : « Et ses enfants ont un refuge auprès de lui » (Pr 14.26). Que Dieu vous bénisse, chers amis, par Jésus-Christ notre Seigneur.